Revue européenne des migrations internationales

vol. 29 - n°1 | 2013

Mémoires et migrations en Afrique de l'Ouest et en France

« Indiens » ou « Brésiliens » ? Mobilités karipuna vers Cayenne (Guyane française)

“Indians” or “Brazilians”? Karipuna Mobilities towards Cayenne (French Guiana)

¿«Indios» o «Brasileños»? Movilidades Karipuna a Cayenne (Guayana Francesa)

Gérard Collomb

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/remi/6312>

DOI : 10.4000/remi.6312

ISSN : 1777-5418

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 113-131

ISBN : 979-10-90426-07-8

ISSN : 0765-0752

Référence électronique

Gérard Collomb, « « Indiens » ou « Brésiliens » ? Mobilités karipuna vers Cayenne (Guyane française) », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 29 - n°1 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2016, consulté le 14 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/remi/6312> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remi.6312>

« Indiens » ou « Brésiliens » ? Mobilités karipuna vers Cayenne (Guyane française)

❖ Gérard Collomb¹

Introduction²

La Guyane française, département depuis 1946, se situe entre le Surinam et le Brésil dans le bassin amazonien, au sein duquel circulent des flux démographiques, économiques, culturels, qui traversent et dépassent les frontières héritées de l'histoire coloniale (Piantoni, 2009a). Ces mouvements dessinent des configurations culturelles, politiques, économiques élargies, qui ouvrent sur de nouvelles territorialités et tissent de nouveaux liens entre la localité et les populations (Glick Schiller *et al.*, 1992 ; Portes, 1999 ; Abélès, 2008). À cet égard, et par-delà des réalités institutionnelles et économiques qui les distinguent, Guyane française, Surinam et Brésil « forment système » : d'une part, l'économie de l'orpaillage pousse des milliers de *garimpeiros* brésiliens³ vers la Guyane et le Surinam, d'autre part, la Guyane française apparaît comme un petit bout d'un Nord politique et économique fortement attractif, enchâssé dans un Sud dont relèveraient, notamment, le Surinam et les États brésiliens voisins – l'Amapá et le Pará (Piantoni, 2009a).

Parmi les populations qui participent aujourd'hui à ces mobilités sur le territoire de la Guyane, quelques groupes amérindiens s'inscrivent d'une manière particulière dans ce dispositif. Ces populations ont pratiqué de longue date des déplacements de part et d'autre de la frontière politique, qui se sont prolongés jusqu'à aujourd'hui, à travers une capacité à jouer, tout à fait consciemment et rationnellement, sur le différentiel économique, social, institutionnel qui existe

1 Chargé de recherche, IIAC/LAIOS, EHESS-CNRS, 190 avenue de France, 75013 Paris ; collomb@msh-paris.fr

2 L'enquête de terrain a été menée dans le cadre du programme ANR/Suds « Dynamiques des circulations migratoires et mobilités transfrontalières entre Guyane, Surinam, Brésil, Guyana et Haïti » conduit entre 2008 et 2010 par l'IRD et coordonné par Luc Cambrézy. Elle a également bénéficié de l'appui de l'*Observatoire Hommes-Milieus/Oyapock* (CNRS/Guyane), ainsi que de l'aide précieuse de Max Dos Santos, à la Bp.134 et à Manga.

3 L'estimation de cette population de *garimpeiros*, illégale, est par nature difficile, mais la gendarmerie en Guyane donne une fourchette de 5 000 à 10 000 personnes. Cf. Beaulieu Laure (2012) Chercheurs d'or illégaux en Guyane : le casse-tête des autorités françaises, *Le Monde*, 13/07/2012, [en ligne]. URL : <http://www.lemonde.fr>

entre la Guyane et le Surinam, et entre la Guyane et le Brsil. De tels comportements ne sont nullement des stratgies rcentes, qui seraient lies au grand dveloppement contemporain des processus migratoires ; ce jeu sur la frontire est ancien, et il s'est inscrit dans une culture de la mobilit transfrontalire que ces socits ont reproduite tout au long de l'histoire coloniale.

L'exemple des Amrindiens karipuna, tablis dans le Brsil frontalier et venant travailler en Guyane, illustre la place singulire occupe par ces groupes dans l'espace rgional, mais aussi les profondes transformations que ces systmes de mobilits ont connues lorsque s'est impose, rcemment, une frontire reste jusqu'alors virtuelle. Ces populations sont alors passes du statut d'Indiens vritablement « trans-frontaliers », bnficiant de fait de privilges d'accs au territoire franais, celui de « migrants » franchissant une frontire, auxquels l'tat applique des rgles renforces de limitation des mobilits.

Un monde de l'Oyapock

Les Karipuna. Une histoire

L'histoire des Karipuna est indissociable de la dlimitation de la frontire franco-brsilienne sur le fleuve Oyapock en 1900 et de l'histoire de ce que l'on a appel le « Territoire Contest », devenu aujourd'hui l'tat brsilien d'Amap, longtemps rclam la fois par la France et par le Portugal, puis par le Brsil. chappant de fait toute autorit politique, loin des centres conomiques du Brsil et difficilement accessible depuis la grande ville brsilienne la plus proche, Belm, ce territoire a longtemps reprsent un refuge pour les Amrindiens chasss par la pression portugaise, pour les esclaves noirs fugitifs (brsiliens ou guyanais) et plus tard pour les populations pauvres du bas Amazone subissant la rpression de la rvolte que l'on a appele le « Cabanagem », au milieu des annes 1830⁴. Le « Territoire Contest » a toujours eu des liens privilgis avec la Guyane franaise, vers laquelle s'orientaient jusqu'au dbut du XXe sicle la plus grande partie des flux conomiques (produits de l'levage, de l'agriculture, de la pche) et des dplacements. Par ailleurs, partir de la fin du XIXe sicle, l'exploitation de l'or, mais aussi du balata et du « bois de rose »⁵, avait attir vers le « Contest » des Europens et des Croles venus de Guyane ou des Antilles franaises et anglaises.

Les Karipuna actuels⁶ se sont forms partir de ces populations venues du bas Amazone, du Par ou de Guyane, qui se sont fondues ou qui ont cohabit avec les populations indignes installes antrieurement (Grenand, 1987) pour

4 Cette rvolte du « Cabanagem » a mobilis entre 1835 et 1840 les Noirs libres, les Mtis, les Amrindiens dtribaliss du bas Amazone contre le gouvernement central et les propritaires blancs ; elle fut trs brutalement rprime.

5 Le tronc du balata produit un latex utilis dans l'industrie, et le « bois de rose » donne par distillation une huile essentielle destine la parfumerie.

6 D'autres populations amrindiennes sont prsentes dans cette rgion : les Galibi-Marworno installs sur la rivire Ua, dont l'histoire et la situation actuelle sont trs proches de celles des Karipuna, et les Palikur, qui ont conserv leur langue et les traits principaux de leur organisation sociale et de leur culture. Un petit village rassemble aussi quelques Kali'na, issus d'une migration familiale depuis l'ouest de la Guyane dans les annes 1950.

constituer, en un peu plus d'un siècle, une culture et une société originales (Tassinari, 2002). Ceux que l'on appelait encore au début du XX^e siècle les « Brésiliens du Curipi » (du nom de la rivière sur laquelle ils sont installés) – alors quelque 150 personnes seulement – devinrent « Indiens » aux yeux de l'administration dans les années 1930, lorsque le Brésil décida de mettre sous la tutelle du *Serviço de Proteção aos Índios* (SPI)⁷ les indigènes de l'ancien « Contesté », depuis longtemps tournés vers la Guyane française. Les villages furent alors ouverts à la « brasilianisation » à travers l'éducation scolaire, la généralisation de l'apprentissage du portugais et l'inculcation des ferments nationalistes. La population karipuna, environ 2 400 personnes recensées en 2010⁸, est aujourd'hui établie dans trois villages principaux sur le Curipi – Manga, Santa Isabel, Espírito Santo – et dans quelques autres petits villages sur la rivière ou déplacés près du tracé de la route menant vers Macapá (BR 156). Avec les Palikur, les Kali'na et les Galibi-Marworno, les Karipuna occupent des territoires indigènes qui leur ont été attribués en 1991, dont la gestion est assurée collectivement (Tassinari, 2002 ; Vidal, 1999 et 2007).

Carte 1 : Les principaux villages karipuna sur la rivière Curipi

Si les Karipuna se considèrent aujourd'hui eux-mêmes comme « Indiens », ils ne parlent pas une langue amérindienne mais une variante du créole guyanais, appelée localement *patua*, qui est devenue réellement ici une langue ethnique opposable aux locuteurs lusophones brésiliens. Reconnu comme langue indigène par le Brésil, le *patua* fait à ce titre depuis plusieurs années l'objet d'un enseignement spécifique dans les écoles des villages par des « professeurs indigènes ». L'adoption du créole guyanais par les Karipuna⁹, comme langue véhiculaire sans doute dans un premier temps puis comme langue vernaculaire,

7 Le SPI deviendra en 1968 la FUNAI (*Fundação Nacional do Índio*), aujourd'hui en charge de l'administration des populations indigènes et des territoires qui leur sont attribués.

8 Selon la FUNASA, citée par l'*Instituto Socioambiental* (<http://pib.socioambiental.org/en/povo/karipuna-do-amapa>).

9 Mais aussi par les Galibi-Marworno installés sur la rivière Uaçá, qui ont connu une histoire comparable. Le *patua* est aussi aujourd'hui, en complément du portugais, la langue véhiculaire dans les relations avec les Palikur, en particulier dans les assemblées politiques indigènes. Il faut noter que cet usage du *patua* permet aussi aux Karipuna de communiquer et de partager une culture commune avec les populations créolophones de Saint-Georges et des villages du bas Oyapock.

montre l'importance de l'influence franaise dans cette zone et tmoigne de la densit des rapports qui se sont tablis dans l'histoire entre la Guyane et les populations installes sur la rive orientale de la rivire Oyapock.

« Lorsque l'on tait Indien, on n'avait pas de problme ! »

Amorc au dbut du XVIIe sicle, le peuplement colonial de cette petite rgion a connu des fortunes diverses jusqu'au moment o, en 1853, fut install le petit pnitencier de l'Oyapock, qui participait du dispositif de la dportation de forats vers la Guyane. Aprs sa fermeture en 1860, le bourg de Saint-Georges de-l'Oyapock demeura un petit centre administratif et commerant, attirant les populations indignes et les agriculteurs croles tablis sur les deux rives du fleuve, mais formant aussi la base arrire commerciale des populations venues vers la fin du sicle pour l'exploitation de l'or et du bois de rose dans les rivires du « Contest ». Saint-Georges s'est d'abord progressivement vid de sa population, mais a connu ces dernires annes une croissance dmographique pour atteindre 3 600 habitants en 2007 (INSEE). Sur la rive oppose, la cration en 1907 d'un poste militaire brsilien destin contrler la nouvelle frontire et d'une petite colonie agricole a permis la formation progressive du petit bourg d'Oiapoque, qui s'est dvelopp rapidement ces dernires dcennies pour atteindre aujourd'hui plus de 20 000 habitants¹⁰, en attirant une population brsilienne pauvre en qute de passage vers les villes de Guyane ou vers les chantiers aurifres de l'intrieur.

Jusqu'aux annes 2000, avant l'ouverture des routes menant vers Macap et vers Cayenne, Oiapoque et Saint-Georges n'taient relis au reste de l'Amap ou de la Guyane que par des liaisons ariennes ou fluviales peu nombreuses, une situation qui limitait considrablement la circulation et isolait cette petite rgion. Ensemble, les deux bourgs et leurs carts formaient un « pays » ancr de part et d'autre d'une frontire politique qui restait toute thorique aux yeux des habitants, deux ples entre lesquels se dplaaient les personnes, motives par la visite aux familles, la recherche d'un travail ou le commerce, sur fond de diffrentiel conomique entre la Guyane, dpartement franais, et une rgion pauvre et quelque peu dlaisse du nord brsilien. La route permet aujourd'hui de relier les villages karipuna du Curipi Oiapoque en une heure, on vient vendre son *couac*¹¹ et ses bananes, acheter dans les boutiques, effectuer des formalits administratives auprs des services de l'tat et de la FUNAI, consulter les services de sant. Pour les gens du Curipi, Oiapoque est plus qu'un centre administratif et commercial, c'est vritablement une extension des villages, o l'on peut s'approvisionner, mais aussi retrouver les amis et les parents installs sur place.

Dans les dernires dcennies, quelques familles Karipuna se sont installes en face, sur la rive franaise, prs du petit village crole d'Ouanary ou proximit de Saint-Georges, mais la plupart ne venaient que pour vendre leurs produits agricoles Oiapoque ou Saint-Georges, notamment un *couac* apprci des consommateurs dont la demande est depuis longtemps soutenue par la

¹⁰ Selon l'*Instituto Brasileiro de Geografia e Estatstica* (IBGE).

¹¹ Le *couac* est une farine de manioc torrfie, de longue conservation, qui constitue la base alimentaire dans toute cette rgion.

présence d'une main-d'œuvre nombreuse sur les chantiers d'orpaillage de l'intérieur. Dans les années 1980 des observateurs notaient que « le commerce avec les villes de Guyane française par ceux que l'on appelle les "Indiens brésiliens" a un poids important dans l'économie des Palikur, Galibi et Karipuna » (Ricardo et Gallois, 1983 : 5). Aujourd'hui, quelques Karipuna profitent des opportunités d'emploi sur les chantiers des travaux d'infrastructures, récemment relancés par la construction du pont qui doit relier les deux rives. D'autres, plus nombreux, continuent de venir vendre leur production agricole au marché ou directement à des habitants qui sont leurs clients réguliers. À Saint-Georges, comme à Oiapoque, les familles qui se sont installées¹² représentent autant de points d'accueil potentiels et de relais sociaux ou commerciaux entre les villages du Curipi et Cayenne.

Les plus anciens parmi les Karipuna évoquent aujourd'hui comme une évidence ce petit monde de l'Oyapock à l'intérieur duquel, « *lorsque l'on était Indien, on n'avait pas de problème !* ». La proximité des deux bourgs et leur enclavement, la pratique commune de la langue créole et une certaine homogénéité des modes de vie, une histoire partagée, ont longtemps favorisé l'établissement de liens entre les deux rives (« *avant, les gens de Saint-Georges, les douaniers, les gendarmes, participaient à la vie des villages, ils venaient à Manga. Ils venaient jouer au foot, nous on allait jouer là-bas* »). Et, au fil des années, les stratégies qui permettent de tirer bénéfice du différentiel économique entre la Guyane et le Brésil, mais tout autant la densité des liens sociaux créés dans l'histoire, ont construit des configurations familiales complexes ancrées dans les deux pays. Ce microcosme de l'Oyapock connaît aujourd'hui, pour quelques familles karipuna, des prolongements jusque vers Macapá, la capitale de l'État, où travaillent ou étudient un certain nombre de personnes, mais l'espace social karipuna est beaucoup plus ouvert en direction de la Guyane française, irrigué par les réseaux familiaux et se nourrissant d'un écart économique qui reste encore important.

Si la présence karipuna en Guyane n'a jamais représenté une population importante (sans doute, globalement, moins de 200 personnes simultanément), les flux ont été constants au cours des dernières décennies, prolongeant une histoire qui avait poussé les Karipuna à regarder vers la Guyane plus que vers le Brésil. Le « pays » du bas Oyapock représentait aux yeux des villageois du Curipi un petit monde dont ils avaient le sentiment d'être une des composantes et le départ vers Cayenne était pensé comme un prolongement de ces mobilités entre les deux rives ; il s'inscrivait dans les mêmes logiques. Ainsi que l'exprimaient sur un mode plaisant ces Karipuna croisés dans le bourg d'Oiapoque : « *a terra entre o Brasil e Cayenne é nossa !* »¹³.

12 Le « capitaine » du village amérindien Palikur estime à quatre-vingts le nombre de Karipuna installés à Saint-Georges et à cinquante les Galibi-Marworno, de leur nom créole *moun Uaçá* (litt. « les gens de la rivière Uaçá »). Un certain nombre de femmes sont mariées sur place avec des Guyanais.

13 « La terre entre le Brésil et Cayenne est à nous ! ».

« Aller en France »

Les familles karipuna rencontres Cayenne dans le cadre de l'enqute sont pour la plupart originaires de Manga, le plus gros des villages du Curipi. Dans ce village, qui connat aujourd'hui une petite prosprit, mais toute relative et rcente, les gens se souviennent que, dans un pass pas trs loign, beaucoup d'hommes voulaient chapper ce qu'ils considraient comme une situation misrable, marque par une conomie de quasi subsistance que ne suffisaient pas compenser la vente des productions agricoles ou les petits emplois occups occasionnellement Saint-Georges ou Oiaपोque. Les jeunes surtout, et plus encore lorsqu'ils n'avaient pas de responsabilit familiale, rvaient de venir travailler « en France », c'est--dire, pour la plupart, Cayenne, plus proche et plus accessible que les villes brsiliennes de Macap ou de Belm, et offrant surtout des perspectives conomiques plus attrayantes.

Ce dsir de partir en France semble cette poque avoir t assez fort et assez partag dans les villages karipuna – et les dparts eux-mmes assez nombreux – pour que le SPI puis la FUNAI se soient inquits dans les annes 1970 et 1980 de ce que les responsables appelaient alors « *a evaso dos Indios* »¹⁴ vers la Guyane (Ricardo et Gallois, 1983 : 5). Le risque de voir se dpeupler les villages avait alors conduit la FUNAI tenter de fixer les gens en exerant un contrle administratif, en leur apportant une assistance et quelques avantages, et en engageant le processus qui allait conduire la reconnaissance des « terres indignes » dans les annes 1990.

Mais si la FUNAI pouvait mettre quelques obstacles administratifs au dpart (« *ils contrlaient les dparts, on ne pouvait pas sortir comme maintenant, il fallait revenir !* »), les anciens migrants s'accordent reconnaître que partir travailler Cayenne « sans les papiers » ne soulevait pas de difficult particulire : « *Autrefois, on n'avait pas de problme de papiers, on venait nous chercher jusqu'ici pour travailler et le patron donnait une chambre pour habiter* », « *il suffisait de montrer ton certificat de naissance, on voyait que tu tais Indien* ». Comme les autres migrants brsiliens en situation irrgulire, beaucoup se retrouvaient dans la situation de fournir une main-d'uvre bon march, exploite, mais mme dans ces conditions le dpart est rest longtemps avantageux : l'cart des salaires entre la Guyane franaise et le Brsil pour un mme mtier tait d'un cinq environ dans les annes 1980, et jusqu' un douze au plus fort de la crise conomique brsilienne de la fin des annes 1990 (Arouck, 2000).

Au cours des dernires dcennies, la qute d'un travail sur Cayenne par les Karipuna n'a gure t diffrente, dans ses motivations et dans sa forme, de l'aventure qu'ont vcue la mme poque d'autres Brsiliens, beaucoup plus nombreux, qui venaient de Macap et de Belm ou des zones rurales du

14 « La fuite des Indiens ».

Nordeste¹⁵. Ces Brésiliens arrivaient à la frontière en attente d'un passage vers la Guyane, où les hommes pouvaient espérer trouver un emploi dans le bâtiment et les femmes comme employées de maison (Pinto, 2011). Comme eux, les Karipuna qui viennent chercher un travail en Guyane sont des ruraux amazoniens peu qualifiés, possédant généralement un faible niveau d'éducation scolaire et exerçant dans leur ensemble les mêmes métiers dans les secteurs du bâtiment ou des services. Les travailleurs karipuna visaient le plus souvent Cayenne et les bourgs du littoral et ceux qui ont travaillé quelque temps au *garimpo*¹⁶ prennent soin de préciser qu'il s'agissait de chantiers dirigés par des « patrons français », soulignant ainsi la différence avec les *garimpos* clandestins de la grande forêt, où les conditions de vie et de travail sont beaucoup plus dures – même si des passerelles existent entre les deux univers (Pinto, 2011). À Cayenne, ils se sont installés dans quelques quartiers périphériques rassemblant une forte population brésilienne, majoritairement masculine jusqu'aux années 1990, enchaînant des emplois précaires pour parfois déboucher sur un contrat pérenne lorsque, avec le temps, ils ont pu obtenir « les papiers »¹⁷.

Jusqu'à l'ouverture de la route reliant Cayenne à Saint-Georges, en 2003, les Karipuna qui travaillaient en Guyane avaient moins de contacts avec les villages d'origine qu'aujourd'hui, mais les liens n'étaient jamais longtemps coupés. Un certain nombre ont fait le choix de s'installer durablement en famille à Cayenne, mais la plupart, souvent des hommes jeunes, célibataires, ont enchaîné au fil des années des « jobs »¹⁸, entrecoupés de longs séjours au village, pour revenir s'y établir définitivement lorsque les conditions d'entrée en Guyane sont devenues plus difficiles.

Leur histoire, aux marges du Brésil et aux marges de la Guyane, permettait aux Karipuna de penser leur départ d'une manière bien différente des autres migrants brésiliens. Lorsqu'ils quittaient le Curipi pour venir en Guyane, ils ne

15 Les Karipuna n'ont guère été concernés par le chantier de la construction de la base de Kourou, qui avait attiré entre 1965 et 1970 un nombre important de travailleurs brésiliens recrutés sur contrat. Mais ils ont participé au flux de migration qui s'est installé après la fin du chantier, qui s'est amplifié au début des années 1990, alors que l'activité de l'orpaillage reprenait, attirant des milliers de *garimpeiros* qui délaissaient des chantiers brésiliens dont la production se tarissait pour rejoindre des rivières plus prometteuses en Guyane. La présence brésilienne s'est ainsi considérablement accrue au cours des dernières décennies, passant de quelque 1 500 personnes en 1974 à plus de 20 000 aujourd'hui – un chiffre vraisemblablement sous-estimé, tant est importante la présence de migrants illégaux, notamment dans les chantiers d'orpaillage en forêt (Arouck, 2001 ; Pinto, 2011).

16 Le terme brésilien *garimpo* désigne un petit chantier d'exploitation de l'or, généralement éloigné en forêt et le plus souvent illégal. Rappelons que la découverte de l'or alluvial en 1854 avait provoqué une véritable ruée vers la Guyane (surtout en provenance des petites Antilles), ouvrant un premier cycle d'exploitation qui s'est prolongé, en déclinant, jusque vers 1950. Le cycle actuel, accompagné d'une deuxième ruée, venue du Brésil, a commencé dans les années 1990.

17 La migration brésilienne s'est un peu féminisée ces dernières années, du fait du regroupement familial, ou par la venue de femmes décidant de tenter l'aventure à la recherche d'un emploi domestique, mais acceptant parfois aussi, à l'occasion, ce que Tabet (2004) appelle des « échanges de type économique-sexuel ». Ce qui n'exclut nullement que les mêmes personnes puissent être aussi en quête, à travers ces échanges, de la *final feliz* (« fin heureuse ») que représenterait un mariage avec un Guyanais ou un métropolitain, permettant à la fois stabilisation économique et ascension sociale (Pinto, 2011 : 114).

18 Le terme désigne, en Guyane, de petits emplois temporaires, à la tâche, non déclarés.

partaient pas vers une terre inconnue comme lorsque l'on vient de Macap, de Belm ou des rgions du Nordeste, ils pouvaient enchaner des sjours Cayenne et retours au village, dans lequel la plupart sont revenus vivre. Ils s'inscrivaient aussi, dans une certaine mesure, dans une continuit historique et culturelle entre l'est de la Guyane et le nord de l'Amap, que soulignait par exemple l'utilisation commune de la langue crole par les Karipuna et les Guyanais, une langue partage qui facilitait le premier contact et l'change professionnel, et autorisait une certaine connivence cratrice de lien social : *« Dans ma famille, on parlait toujours le patua, c'est presque la mme chose que le crole. Pour nous, c'tait plus facile que pour les Brsiliens qui arrivent de Belm par exemple, qui ne parlent ni patua ni franais »*¹⁹.

Et surtout, lorsqu'ils tentaient l'aventure de venir Cayenne, les Karipuna s'appuyaient bien souvent sur des rseaux familiaux ou villageois dj tablis entre les villages de dpart et les divers points d'installation en Guyane, des rseaux au sein desquels pouvaient s'organiser la solidarit et qui taient susceptibles d'tre mobiliss pour faciliter le voyage, l'installation ou l'insertion professionnelle.

Le village dans la ville

L'exemple des familles karipuna de la Bp.134

Un certain nombre de familles Karipuna tablies Cayenne habitent ce que l'on appelle « la Bp.134 », un quartier brsilien situ dans la priphrie de la ville, sur la commune de Remire-Montjoly²⁰. Lors de la formation du quartier, dans les annes 1990, la mairie avait charg un des premiers occupants, Joo, de grer l'arrive des familles et d'accorder une parcelle celles dont la demande tait accepte. Joo, lui-mme « brsilien » originaire de Macap, est mari une « Indienne » de Manga. Il a tout naturellement organis l'installation de familles karipuna dans le secteur dans lequel il s'tait tabli. En 2011, dans cette partie du quartier, huit units rsidentielles abritent une trentaine d'adultes karipuna, familles nuclaires ou familles tendues, couples karipuna ou couples mixtes. Pour la plupart, ces personnes sont en situation rgulire (mais pas toutes), ce qui leur permet de grer plus facilement leur rapport au village et les allers-retours vers le Brsil. Ce sont toutes des familles originaires de Manga, souvent installes de longue date, qui ont entre elles de multiples liens de consanguinit ou d'affinit et qui dveloppent les mmes formes de sociabilit qu'au village : si les gens n'ont ordinairement que peu de contacts au quotidien hors de l'unit

19 L'avantage confr par la pratique du *patua* est toutefois all en s'amenuisant car la connaissance de cette langue s'est affaiblie au village au profit de pratiques bilingues dans lesquelles le portugais domine de plus en plus, notamment pour les plus jeunes gnrations (Musolino, 2000), mais aussi du fait de la place plus importante occupe par le franais dans les changes en Guyane.

20 Ce quartier, situ sur la commune de Remire-Montjoly est issu de la rinstallation de 122 familles brsiliennes prcdemment installes vers Fort Diamant, sur la route des plages en 1992. La population s'est regroupe sur la base des rseaux familiaux. 90 % des familles sont originaires de Macap, 10 % de Belm et d'Oiapoque. La population est estime 1 500-1 700 personnes selon l'INSEE (2007), et 3 000-3 500 selon le responsable de l'association de quartier [Piantoni, 2009b]. La Bp.134 est devenue officiellement en 2008 la Rsidence « Arc-en-ciel », mais l'usage a gnralement maintenu l'ancienne appellation au sein mme du village.

résidentielle, et cela d'autant moins que les occasions de travail collectif sont ici beaucoup plus rares que dans les villages du Curipi, ils déploient par contre une sociabilité élargie à l'occasion des fêtes familiales et des fêtes calendaires.

En remontant les réseaux sociaux reliant les familles de la Bp.134 au village de Manga, on observe que la présence karipuna en Guyane prend la forme de constellations familiales qui rassemblent des individus et des ménages établis à Cayenne, à Saint-Georges et dans les villages du Curipi, ce qui constitue sans doute une des spécificités de cette présence karipuna en regard de la situation des autres migrants brésiliens. Ces configurations font apparaître tout à la fois les nombreux liens familiaux qui unissent les migrants entre eux et (pour les plus jeunes générations) les alliances réalisées avec des non Karipuna, en particulier à travers les mariages avec des hommes créoles guyanais ou « métropolitains ». Ouvertes à la fois sur les villages du Curipi et sur leur environnement social guyanais, ces constellations familiales forment ainsi des réseaux à l'intérieur desquels se diffusent les informations sur les possibilités de départ vers la Guyane, et circulent les personnes, qui peuvent y trouver des points d'accueil. C'est aussi cette forme d'organisation et d'articulation des familles qui soutient les petites activités commerciales (en particulier la revente à Cayenne du *couac* produit au village par la famille) auxquelles se livrent nombre de Karipuna installés à Cayenne, ce qui contribue à tisser ou à resserrer les liens avec les villages.

Plus généralement, la présence d'un membre de la famille déjà établi à Cayenne facilite l'arrivée et l'installation, en équilibrant les situations de ceux qui ont pu obtenir une carte de séjour, et de ceux qui arrivent sans visa et restent dans une illégalité aujourd'hui beaucoup plus pesante que par le passé en raison de la pression exercée par les contrôles des personnes et l'augmentation des reconduites à la frontière. Enfin, au moins jusqu'à ces dernières années, cette présence permettait dans bien des cas l'insertion professionnelle des nouveaux arrivants. Des configurations familiales, à la fois professionnelles et spatiales, sont ainsi identifiables, comme par exemple autour d'une petite entreprise d'embouteillage de soda en périphérie de Cayenne, dans laquelle plusieurs hommes de Manga ont successivement ou simultanément travaillé ; elle emploie aujourd'hui deux Karipuna qui logent leur famille dans une maison construite à l'arrière de l'usine, sur un terrain accordé par le « patron ».

« Revenir au village » Manga comme refuge et comme fabrique d'identité

Par le passé, alors que les conditions de transport étaient plus difficiles, ceux qui venaient travailler en Guyane avaient des contacts moins fréquents avec le village, mais la plupart enchaînaient emplois temporaires et séjours au village, et beaucoup revenaient s'installer définitivement à Manga. Un certain nombre de ces migrants ont aujourd'hui fait le choix de s'établir en Guyane en famille, mais les liens que ces Karipuna de Cayenne ont toujours maintenus avec les villages se sont encore renforcés avec la facilité de déplacement apportée par la route de l'est de la Guyane, permettant aux personnes disposant « des papiers » de réaliser un aller et retour dans la journée. Lieu de résidence pour les vacances ou pour la retraite pour certaines des familles de la Bp.134, les villages représentent aussi une base de repli, où l'on a son assise familiale, un logement assuré, et

o l'on sait qu'il serait possible de vivre en pratiquant l'agriculture si la situation se faisait difficile en Guyane. Les gens sont dsormais en contact par tlphone avec la famille (*« quand il y a quelqu'un de malade on est prvenu tout de suite, et on peut partir pour passer quelques jours Manga »*). On accueille les parents qui souhaitent venir en Guyane pour recevoir des soins, et comme les autres migrants, on s'attache lorsqu'on le peut aider financirement les membres de la famille rests au village.

Cette permanence de la relation avec les villages du Curipi se laisse lire aujourd'hui, par exemple, dans les choix matrimoniaux : si un certain nombre de jeunes femmes karipuna de Cayenne se sont maries avec un Guyanais ou un mtropolitain, une majorit de jeunes hommes fait le choix d'un mariage au village. Ils suivent en cela les logiques matrimoniales mises en uvre par les villageois karipuna du Curipi, qui privilgient les alliances avec le « trs proche », ce qui a permis la socit karipuna de se construire depuis le dbut du XIXe sicle en tissant de multiples liens entre les familles des villages – qui taient par ailleurs prises dans un rseau serr de liens de consanguinit du fait de la petite taille des groupes (Tassinari, 2002). Mais ces choix rvlent aussi des stratgies d'hypergamie de la part de ces familles villageoises qui valorisent les unions avec un Karipuna tabli en Guyane (*« Manga, beaucoup de mres rvent de voir leur fille marie en Guyane »*), ralisant ainsi une forme de mobilit sociale ascendante et renforant leur lien conomique avec les migrants.

Pour ces familles tablies en Guyane dans les « quartiers » brsiliens, Manga et les autres villages sont aussi des lieux o l'on peut se replonger dans un espace villageois, o l'on peut vritablement se vivre comme membre d'une communaut. C'est en particulier le cas lors des ftes de fin d'annes ou lors des grandes ftes religieuses qui rythment l'anne sur le Curipi, auxquelles on s'efforce de participer, ou dans l'organisation desquelles certains s'engagent²¹. Pour ceux qui sont Cayenne, c'est l'occasion d'un retour dans la famille mais surtout d'une implication dans la sociabilit particulire gnre par ces ftes, qui sont avant tout dans les villages des moments au cours desquels la communaut se rassemble et travers lesquels se « construit » le monde karipuna (Tassinari, 2002).

C'est dans cette proximit avec le village, dans la participation une sociabilit villageoise produisant du collectif, que l'on peut lire les logiques travers lesquelles les gens du Curipi ont longtemps pens leur prsence Cayenne ou plus gnralement en Guyane. Mais, depuis quelques annes ces logiques sont confrontes des changements qui ont modifi les conditions de venue en Guyane, et qui ont aussi partiellement reconfigur le contexte villageois de dpart. Ces changements marquent une double coupure et fragilisent la reprsentation ancienne largement partage d'une sorte de continuum gographique et social au sein duquel les Karipuna inscrivaienent leurs mobilits.

21 Les ftes des « saints patrons » des villages mettent en jeu une promesse faite au Saint-Esprit ou un Saint par des personnes qui sollicitent une intercession, et qui en retour dcident d'en prendre en charge l'organisation. La prparation et le droulement de ces ftes sont conduits travers des formes de travail collectif pour lesquels les familles mobilisent de multiples rseaux d'change et d'appui, formaliss aux diffrents niveaux d'organisation de la socit karipuna : famille tendue, groupes locaux, communauts de villages.

Une double coupure

La « frontière »

La route vers Saint-Georges de-l'Oyapock, qui facilite les mouvements vers et depuis Cayenne, a été ouverte au moment où la France engageait un renforcement du contrôle de l'arrivée des migrants en Guyane. À la même époque, et pour les mêmes raisons, l'obtention d'un visa ou, dans un second temps, d'un titre de séjour devenait plus difficile pour ces migrants²². La première coupure à laquelle ont été confrontés les Karipuna a ainsi été celle d'une frontière qui s'est révélée soudain plus réelle, moins sur le strict plan de la circulation entre Saint-Georges et Cayenne (le barrage de police qui contrôle la route est, en pratique, contournable) que par la pression qu'elle imposait au quotidien. Cette pression se fait sentir à Cayenne à travers des contrôles policiers plus nombreux et plus stricts, notamment sur les lieux de travail, mais elle s'exerce aussi à Saint-Georges, marquant brutalement la frontière, là où elle n'avait en quelque sorte jamais véritablement existé. La vie dans ce petit monde de l'Oïapoque s'est ainsi brusquement transformée pour les Karipuna qui avaient l'habitude, depuis longtemps, de venir proposer leurs produits agricoles dans le bourg français.

À la fin de l'année 2008, un incident a marqué les esprits, que l'on relatait encore plus d'un an après pour expliquer à quel point les choses avaient changé : ce jour-là, la Police aux frontières avait jeté à la rivière tout le *couac* et les autres produits que vendaient les Karipuna et les Galibi-Marworno venus de la rive brésilienne, et avaient interpellé un des vendeurs qui n'avait été libéré, après plusieurs heures, que grâce à l'intervention des responsables de la FUNAI d'Oïapoque. Cet incident avait suscité une grande émotion dans les villages, ainsi que me l'expliquait le cacique de Manga qui voyait en moi un possible représentant de l'administration française. Les habitants ont alors eu le sentiment d'être confrontés à des mesures injustes et vexatoires, d'autant plus qu'ils constataient la facilité avec laquelle les Français pouvaient venir à Oïapoque en touristes. Depuis lors, la situation a changé, la position de la police s'est un peu assouplie vis-à-vis des vendeurs karipuna, mais surtout la lente valorisation du *real* brésilien face à l'euro a rendu la vente à Saint-Georges moins intéressante. Et si aujourd'hui il reste toujours possible pour quelques-uns munis « des papiers » de traverser l'Oyapock pour venir travailler sur les chantiers de Saint-Georges ou dans un commerce, l'imaginaire karipuna qui projetait une histoire et construisait un réseau social dans un espace pensé comme transfrontalier est désormais fragilisé et remis en question.

Manga

Mais le changement n'est pas intervenu seulement sur la frontière, il a progressivement touché les villages du Curipi qui ne présentent plus le même profil qu'évoquaient les « vieux » migrants pour justifier leur désir de départ. À

22 La « route nationale n° 2 », ouverte à la circulation dès 2003, a été terminée en 2005, et le durcissement des politiques de contrôle des migrations s'est fait sentir à partir de 2006. Cette année-là le nombre de reconduites à la frontière de Brésiliens et de Surinamais a presque doublé, atteignant 4 036 personnes pour les seuls Brésiliens, soit l'effectif le plus important des reconduites. Il faut noter que ce chiffre avait été multiplié par douze depuis 1996 (Granger, 2008).

Manga, la vie demeure difficile pour la plupart des habitants, mais ce n'est plus ce village dont on esprait nagure pouvoir s'vader en venant travailler en Guyane. Si les niveaux de vie restent globalement modestes, le revenu gnr par l'agriculture est dsormais significatif, et pour la plupart des mnages la faiblesse du revenu montaire est compense par la permanence des changes de services, de savoir-faire et de biens, et par les systmes d'entraide. Et la prsence d'une petite population de fonctionnaires (il y a ainsi par exemple aujourd'hui Manga seize enseignants venus de l'extrieur), comme le voisinage de la petite ville d'Oiapoque, crent un volant de « jobs » et quelques emplois domestiques.

Le retour et la rinstallation des migrants qui ont effectu plusieurs sjours en Guyane au cours de dcennies prcdentes n'ont pas modifi en profondeur l'aspect ou la structure socio-conomique des villages. Pour la plupart, leurs sjours Cayenne ne leur ont pas permis de se constituer un petit capital qui aurait, par exemple, pu tre investi dans la construction d'une maison « d'migr » : « *Quand tu reviens au village, les gens te croient riche, mais ce n'est pas vrai ! Mme si tu as un peu d'argent, tu restes quand mme pauvre ! Cayenne, quand on est jeune, on sort, et il y a beaucoup de choses payer* ». Les quelques « belles maisons » Manga aujourd'hui sont plutt celles des Karipuna installs dfinitivement en Guyane, qui ont un emploi depuis longtemps et investissent petit petit dans le village.

Manga a chang ces dernires annes, et surtout le Brsil lui-mme s'est transform, la reprise conomique que connat le pays a rendu moins intressant le diffrentiel avec la Guyane et la migration devient moins attractive pour les Karipuna, alors qu'elle le reste dans les rgions rurales du Nordeste²³. Malgr tout, certains seraient encore tents de partir pour Cayenne, mais ils savent que c'est difficile : « *Ils voient qu'ils ne peuvent mme plus venir vendre leur couac Saint-Georges ! Ce n'est pas la peine de venir si c'est pour rester cachs ! Mais il y a tout de mme des gens qui veulent venir en Guyane. Moi je suis arriv alors que c'tait facile !* ».

 l'instar de la plupart des migrants brsiliens, les Karipuna de Cayenne ont longtemps pens leur prsence en Guyane comme un « entre-deux », un passage et une attente avant un retour souhait au village (Arouck, 2001). Aujourd'hui un certain nombre des personnes qui avaient migr au cours des annes prcdentes se sont progressivement fixes, en famille, lorsqu'elles avaient pu rgulariser administrativement leur situation. L'avantage d'un travail rgulier et l'attrait du systme de protection sociale franais, les liens sociaux tisss, la scolarisation des enfants ns sur place et souvent leur choix de vivre en Guyane, ont constitu de fortes incitations s'tablir durablement. Pour ces familles, le mouvement qui portait les villageois du Curipi vers la Guyane s'est d'une certaine manire invers et elles sont amenes aujourd'hui tablir un nouveau rapport au village, dsormais objet d'autres investissements symboliques et d'autres formes de mobilits, cette fois depuis la ville.

23 Depuis le dbut des annes 2000, le nombre des migrants originaires de cette rgion qui arrivent Oiapoque, et singulirement ceux venant du Maranho, est en forte augmentation (Pinto, 2011).

Se découvrir *brésilien*

Qu'ils arrivent aujourd'hui en Guyane, ou qu'ils y résident depuis plusieurs années, les Karipuna de la Bp.134 parlent portugais entre eux au quotidien plutôt que le *patua*, ils regardent la télévision brésilienne et ils sont installés dans un quartier peuplé majoritairement d'autres migrants venus du Brésil. Dans les villages du Curipi, ils ont obtenu la reconnaissance d'une identité amérindienne à laquelle ils ont pu donner une forme sociale et politique, sur une *terre indigène* qui leur a été attribuée. Et pendant longtemps ils ont pu se déplacer vers Cayenne sans que leur soit posée la question de leur origine, dans cet espace qui formait pour eux une sorte de prolongement du petit monde de l'Oyapock. Mais désormais, aux yeux des autorités, de l'administration et de la population de la Guyane, les Karipuna ne sont plus ces « Indiens » dont on facilitait la venue mais dont on a désormais oublié jusqu'à l'existence, ils sont devenus des « migrants brésiliens » dont on s'efforce de contrôler l'arrivée.

« Avant, il n'y avait pas de problème, on pouvait aller et venir. Maintenant c'est différent, il y a beaucoup de Brésiliens, c'est devenu difficile ». La formule, récurrente lors des entretiens, est paradoxale dans la bouche de ces migrants venus du Brésil, elle renvoie à la relation complexe que les Karipuna entretiennent globalement avec ce pays, qu'il faut éclairer en revenant sur leur histoire. S'ils se réfèrent volontiers à leur « indianité », en référence à un héritage culturel indigène de l'ancien « Contesté » et en regard du statut d'indigène que le Brésil leur reconnaît, ils participent tout autant d'une « brasilianité » des familles fondatrices des villages, qui sont venues du bas Amazone et du Pará au cours du XIXe siècle. Mais plus encore, la société karipuna est aujourd'hui profondément imprégnée d'un sentiment national que l'État brésilien a diffusé dans les villages depuis des décennies, notamment à travers l'éducation scolaire. Ainsi que l'explique Tassinari (1998), ce que l'on peut lire aujourd'hui comme une identité karipuna s'est construite à partir de ce double héritage, c'est « une identité ethnique qui est capable d'englober en elle-même des termes tels que "indien" et "brésilien", sans conférer à aucun de ces deux pôles une antériorité ou une prédominance », chacune de ces références identitaires s'inscrivant dans le calendrier des fêtes civiles qui rythment l'année dans les villages : « *dia do Indio* » le 19 avril, « *dia da Pátria* » le 7 septembre. Il n'est donc pas étonnant de voir que les Karipuna établis en Guyane se considèrent eux-mêmes comme des Brésiliens, ils revendiquent cette appartenance citoyenne, et la plupart expriment volontiers le souhait de vivre au Brésil s'ils le pouvaient, plutôt qu'en Guyane, dont ils reconnaissent les avantages mais où ils ne retrouvent pas une « ambiance », une sociabilité, une manière de vivre qu'ils disent regretter²⁴.

Ce n'est donc pas leur « brasilianité » qui leur pose problème, mais plutôt la pression exercée au cours des dernières décennies par un autre Brésil que celui qu'ils avaient jusque-là connu, celui des migrants venus nombreux des villes ou du lointain Nordeste, qui forment en Guyane deux groupes identifiables, au-delà de fortes disparités économiques et sociales reflétant les hiérarchies de la société brésilienne elle-même (Chérubini, 1988 ; Piantoni, 2009a). D'une part, des

24 C'est cette même nostalgie du Brésil qu'évoque Police à propos des migrants brésiliens à Cayenne : « Le Brésil leur manque, presque toujours, sauf à ne s'intéresser qu'aux satisfactions matérielles » (Police, 2010 : 67).

familles arrives dans les annes 1970 et 1980 Cayenne et Kourou, souvent des personnes issues des petites classes moyennes de Belm ou de Macap, qui sont venues travailler en Guyane avec l'objectif de rinvestir au Brsil dans un commerce ou dans l'immobilier²⁵. Ils sont installs de manire prenne, et gnralement en situation administrative rgulire, mais constituent un groupe peu nombreux. D'autre part, les gros effectifs d'une migration de subsistance et de transferts familiaux qui s'est dveloppe depuis une vingtaine d'annes, alimente notamment par l'activit de l'orpaillage, une migration qui a conduit vers la Guyane une population trs pauvre, souvent issue de rgions qui ne ressortissent pas un espace amazonien dans lequel les Karipuna peuvent se reconnatre.

Les Karipuna de la Bp.134 se pensent – et, de fait, sont – doublement diffrents de ces Brsiliens qu'ils rencontrent aujourd'hui Cayenne ou Saint-Georges, et de la reprsentation qui leur est associe en Guyane. Si quelques-uns prparent leur retour au village pour la retraite en amnageant une maison, la plupart n'ont pas en eux le rve d'investir dans un commerce ou une maison locative au pays (ce qui, au demeurant, reste un rve et une ralit de citadin) et, pour les migrants qui sont de retour Manga aprs avoir travaill en Guyane, l'argent qu'ils ont gagn a irrigu au jour le jour un espace social familial et villageois bien plus qu'il n'a t au cur d'une accumulation de capital. Mais ils ne se reconnaissent pas non plus dans l'image rude que renvoient ces travailleurs illgaux des quartiers priphriques de Cayenne ou des *garimpos*, venus plus rcemment du Nordeste ou de plus loin, qui nourrissent le strotype du Brsilien voleur et querelleur. Ni entrepreneurs citadins, ni sous-proltariat nordestin, les Karipuna sont nanmoins dsormais perus travers une grille de lecture ethnicisante et globalisante qui tend aujourd'hui en Guyane construire une image commune du « Brsilien », globalement dprciative, qu'ils partagent malgr eux (Police, 2010), et ils subissent comme les autres migrants brsiliens le durcissement des politiques d'immigration et l'arbitraire qui leur est souvent associ sur le terrain.

Face cela, le recours aux jeux de l'ethnicit et l'affirmation de leur *indianit* pourrait apparatre comme une ressource et leur offrir une stratgie alternative efficace, dans une Guyane o le mouvement revendicatif amrindien a pu imposer depuis plusieurs annes une certaine reconnaissance du fait autochtone (Collomb, 2001). C'est par exemple de cette manire que les Palikur, originaires de la mme rgion que les Karipuna dans l'arrire-pays d'Oiapoque, ont construit leur prsence en Guyane, Saint-Georges et dans la priphrie de Cayenne. Ils ont eux aussi migr en nombre vers la Guyane au cours des dernires dcennies²⁶, mais ils peuvent se rclamer d'une ascendance amrindienne incontestable, qui leur est reconnue en Guyane mme o leur place dans l'espace politique et culturel indigne n'est pas conteste. Plus nombreux que les Karipuna, ils ont cr de gros villages et ne se sont pas fondus dans les quartiers

25 Dans la Bp.134, proximit de l'habitat modeste des familles karipuna, on me dsigne un gros btiment : « *c'est la maison d'un artisan brsilien, il habite en bas, et en haut il a construit des chambres qu'il loue...* ».

26 Mais moins la recherche d'un travail que pour rsoudre, par le dpart de certaines familles, de graves diffrents internes aux villages d'origine, situs sur la rivire Urukawa, l'est du Curipi.

brésiliens. Ils ont conservé les grands traits d'une culture ancestrale, pratiquent toujours leur langue (Mussolino, 2006 ; Capiberibe, 2009) et échappent de fait à cette identité « brésilienne » assignée qui pèse aujourd'hui sur les Karipuna.

Mais les villageois du Curipi ne sont pas en mesure de mettre en œuvre cette stratégie du recours à l'affirmation ethnique, car la part « indienne » de l'identité karipuna, qui revêtait pour eux un caractère d'évidence lors des anciennes mobilités vers la Guyane, ne va pas de soi en Guyane aujourd'hui²⁷ : cette indianité Karipuna, dont on a rappelé plus haut combien elle était atypique dans l'espace régional, parce que récemment recomposée et réappropriée, ne peut trouver une légitimité en Guyane, où la figure de l'Indien s'est construite historiquement à travers un imaginaire qui se nourrit, pour l'essentiel, du stéréotype des sociétés et des cultures indigènes de la grande forêt amazonienne (Collomb, 2008). C'est donc un imaginaire qui peine à se saisir de ces populations « mélangées » du « Contesté », tels les Karipuna, que les colons et les Créoles de Guyane avaient déjà quelque difficulté à caractériser au début du siècle dernier : « *Dans le bas Oyapock vit une population d'environ 600 Indiens vêtus, complètement créolisés, produisant et commerçant pour le moins autant que les autres Créoles, ayant des goélettes pour leurs grandes pêches et leurs voyages à Cayenne et de grands abatis fournissant la bonne partie de la farine de manioc consommée dans la colonie. [...] Ces tribus sont les seules civilisées de toute notre population indienne* » (Laporte, 1915).

Ces interrogations et ces inquiétudes qui marquent les Karipuna, remettant en question une histoire et d'une certaine manière une identité collective construite dans cette histoire, sont certes suscitées par le nouvel environnement social, politique, économique auquel ils sont désormais confrontés en Guyane et particulièrement à Cayenne. Mais elles les renvoient aussi à la situation nouvelle créée par l'arrivée récente d'une forte présence « brésilienne » dans la petite région d'Oiapoque où sont installés les villages. Poussés par la nécessité et souvent attirés par les promesses d'une entrée en Guyane, ces migrants sont notamment porteurs d'autres modèles de gestion et d'exploitation de l'espace forestier et ils s'opposent parfois aux « Indiens »²⁸. Les villageois du Curipi se plaignent ainsi des incursions de ces « Brésiliens » sur leurs terres indigènes et en particulier de la pression croissante exercée sur les ressources par les chasseurs professionnels. Mais ils se voient également reprocher de ne pas exploiter « correctement » – c'est-à-dire par une agriculture intensive ou par l'élevage – des terres qu'ils cultivent traditionnellement par rotation de parcelles défrichées en forêt (« *ils disent que nous sommes paresseux !* » déplore-t-on à Manga), et ils sont accusés de bloquer par leurs revendications l'achèvement des travaux de la route vers Macapá, qui traverse les *terres indigènes*.

27 Cette impossibilité pour les Karipuna à s'affirmer – ou à se faire reconnaître – comme « Indiens » dans l'espace guyanais fait en quelque sorte écho au statut de *puguty*, c'est-à-dire d'Indiens « misturados » ou « não-puros », qui est le leur aux yeux de leurs voisins Palikur (Capiberibe, 2009).

28 Comme c'est souvent le cas au Brésil sur les fronts pionniers, lorsque naissent des conflits d'usage sur les terres indigènes (Le Tourneau, 2006).

Conclusion

Le malaise qu'expriment aujourd'hui les Karipuna dans le nouveau contexte de leurs dplacements vers la Guyane claire d'une manire particulire les circulations migratoires qui prennent place dans l'espace rgional, et contribue nourrir le dbat ouvert partir de la notion de « champ transnational » (Berthomiere et Hily, 2006) en inversant en quelque sorte les termes classiquement poss. Si la notion mettait en avant l'ide d'un continuum, dans la migration, entre espace d'origine et espace de dpart, dans ce cas c'est bien le dveloppement d'un nouvel espace de circulations migratoires entre Brsil et Guyane qui a contribu refermer ou segmenter le continuum historique, culturel et social, dans lequel les Karipuna pouvaient se projeter et inscrire des mobilits individuelles et familiales. Dans ces formes de mobilits qu'ils pratiquaient, la frontire tait certes une donne de l'histoire, mais elle n'intervenait nullement pour eux comme un obstacle ; c'tait plutt l'expression d'une variable socio-conomique produisant un diffrentiel entre la Guyane et le Brsil, dont ils tiraient avantage. Aujourd'hui l'irruption des migrants venus d'un Brsil lointain, qui leur est dans une large mesure tranger, a donn corps une ligne de sparation et une barrire. voquant avec nostalgie le temps o « *il suffisait de montrer ton certificat de naissance, on voyait que tu tais Indien* », les Karipuna ont donc dsormais franchir une frontire, ils sont devenus des *trangers*, des *migrants brsiliens*. La situation n'est gure diffrente sur l'autre frontire de la Guyane, o les populations amrindiennes Kali'na tablies traditionnellement cheval entre la Guyane et le Surinam voisin sont dsormais caractrises, par les villageois eux-mmes, comme Kali'na « franais » et comme Kali'na « surinamiens » – par-del les multiples liens de parent et d'alliance qui unissent les familles (Collomb, 2000 et 2008).

La Guyane est sortie il y a quelques dcennies d'un statut d'espace post-colonial priphrique dlaiss par la France, pour s'inscrire dans un monde globalis comme une « porte » franaise et europenne vers l'Amrique du Sud et singulirement le Brsil, dveloppant encore par l son attractivit vis--vis de ses voisins du Sud. Dans ce contexte, l'entre des socits indignes dans ce monde a eu pour elles des consquences paradoxales. Si Kali'na et Karipuna pouvaient, par le pass, se penser « Indiens » dans un espace qui s'tendait par-del la frontire politique, ils sont devenus aujourd'hui des Indiens « franais » ou « brsiliens » ou encore « surinamiens ». La globalisation a conduit une fermeture des frontires et un plus grand contrle des flux, et le processus engag en rponse au dveloppement des migrations brsiliennes les a enferms plus compltement dans des espaces et des registres sociaux et politiques nationaux.

frences bibliographiques

Abls Marc (2008) *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot, 280 p.

Arouck Ronaldo de Camargo (2001) *Brasileiros na Guiana francesa: fronteiras e construes de alteridades*, Belm, Universit fdrale du Par, Ncleo de Altos Estudos Amaznicos, 231 p.

Arouck Ronaldo de Camargo (2000) Brasileiros na Guiana francesa. Novas migrações internacionais ou exportação de tensões sociais na Amazônia?, *Lusotopie*, pp. 67-78.

Berthomière William et Hily Marie-Antoinette (2006) Décrire les migrations internationales, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 22 (2), pp. 67-82.

Capiberibe Artionka (2009) *Nas duas margens do rio: alteridade e transformações entre os Palikur na fronteira Brasil/Guiana francesa*, Tese de doutorado, Rio de Janeiro, PPGAS/Museu Nacional.

Cherubini Bernard (1988) *Cayenne, ville créole et polyethnique*, présentation d'André Calmont, Paris et Talence, Karthala et CENADDOM, 262 p.

Collomb Gérard (2008) Chroniques interculturelles en Guyane : un « point de vue » Kali'na, in Gérard Collomb et Marie-José Jolivet Eds., *Histoires, identités, logiques ethniques. Amérindiens, Créoles et Noirs marrons en Guyane*, Paris, Éditions du CTHS, pp. 45-75.

Collomb Gérard (2001) De l'indien à l'indigène. L'internationalisation des luttes amérindiennes en guyane et les enjeux de l'autochtonie, *Recherches Amérindiennes au Québec*, 31 (3), pp. 37-47.

Collomb Gérard (2000) Identité et territoire chez les kali'na. À propos d'un récit du retour des morts, *Journal de la Société des Américanistes*, 86, pp. 147-166.

Glick Schiller Nina, Basch Linda and Blanc-Szanton Cristina (1992) Transnationalism: A new Analytic Framework for Understanding Migration, in Nina Glick Schiller, Linda Basch and Cristina Blanc-Szanton Eds., *Towards a Transnational Perspective on Migration: Race, Class, Ethnicity, and Nationalism Reconsidered*, New York, Academy of Sciences, pp. 1-24.

Granger Stéphane (2008) La Guyane, un territoire Caraïbe en voie de sud-américanisation, *EchoGéo*, 6, [en ligne], consulté le 31/07/2012. URL : <http://echogeo.revues.org/6503>

Grenand Françoise et Grenand Pierre (1987) La côte d'Amapa, de la bouche de l'Amazone à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale Palikur, *Boletim do Museu Paraense Emilio Goeldi, Serie Antropologia*, 3 (1), pp. 1-77.

Laporte Paul (1983) *La Guyane des écoles*, Cayenne, Comité guyanais d'Action culturelle A.T.I.P.A. [1915], 185 p.

Le Tourneau François-Michel (2006) Enjeux et conflits autour des territoires amérindiens en Amazonie brésilienne, *Problèmes d'Amérique Latine*, 60, pp. 71-94.

Musolino Álvaro (2006) *Migração, identidade e cidadania Palikur na fronteira do Oiapoque e litoral sudeste da Guiana francesa*, Tese de doutorado, Universidade de Brasília, Centro de Pesquisa e Pós-Graduação sobre as Américas.

Piantoni Frédéric (2009a) *L'enjeu migratoire en Guyane française : une géographie politique*, Cayenne, Ibis rouge, 448 p.

Piantoni Frédéric (2009b) *Discrimination et fragmentation socio-spatiale dans le bassin d'habitat de Cayenne. Étude sur sept quartiers précarisés*, rapport de recherche « Lutte contre les discriminations et promotion de l'égalité des chances : des repères pour l'action », Cayenne, L'ACSé, Centre de Ressources de la Politique de la ville, 72 p.

Pinto Manoel de Jesus de Souza (2011) *O Fetiche do emprego: um estudo sobre as relaes de trabalho de brasileiros na Guiana Francesa*, So Paulo, Iglu Editoria, 328 p.

Police Grard (2010) *udorado. Le discours brsilien sur la Guyane franaise*, Cayenne, Ibis Rouge, 520 p.

Portes Alejandro (1999) La mondialisation par le bas. Lmergence des communauts transnationales, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 129, pp. 15-25.

Ricardo Carlos Alberto e Gallois Dominique T. (Coords.) (1983) *Povos Indgenas no Brasil*, vol. 3, Amap/Norte do Par, So Paulo, Cedi.

Serges Dorothe (2011) *Insertion conomique des migrantes brsiliennes en Guyane franaise*, thse de Sociologie, Universit de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 401 p.

Tabet Paola (2004) *La grande arnaque. Sexualit des femmes et change conomico-sexuel*, Paris, L'Harmattan, Bibliothque du fminisme, 207 p.

Tassinari Antonella (2002) *No bom da festa: o processo de construo cultural das famlias karipuna do Amap*, So Paulo, EDUSP, 413 p.

Tassinari Antonella (1998) 'Karipunas' e 'Brasileiros'. A Trajetria de dois Termos, *XXI Encontro Annual da ANPOCS*, Caxambu, 27 a 31 de outubro de 1998, multigr.

Vidal Lux Boelitz (2007) *Povos Indgenas do Baixo Oiapoque: o encontro das guas, o encruzo dos saberes e a arte de viver*, Rio de Janeiro, IEP - Museu do Indio, 197 p.

Vidal Lux Boelitz (1999) O modelo e a marca ou o estilo dos misturados. Cosmologia, Histria e Esttica entre os Povos Indgenas do Uaa, *Revista de Antropologia*, 42 (1-2), pp. 29-45.

Gérard Collomb

❧ « Indiens » ou « Brésiliens » ? Mobilités karipuna vers Cayenne (Guyane française)

La Guyane française, entre Surinam et Brésil, reçoit des flux démographiques, économiques, culturels qui traversent les frontières héritées de l'histoire coloniale. Quelques groupes amérindiens s'inscrivent d'une manière particulière dans ce dispositif, pratiquant de longue date et jusqu'à aujourd'hui des déplacements de part et d'autre de la frontière politique. L'exemple des Karipuna établis dans le Brésil frontalier et venant travailler en Guyane illustre la place singulière occupée par ces groupes, mais aussi les effets de l'imposition d'une frontière qui était restée jusqu'alors virtuelle. Ces populations sont alors passées du statut d'Indiens véritablement « trans-frontaliers », bénéficiant de privilèges d'accès au territoire français, à celui de « migrants brésiliens », auxquels l'État applique des règles renforcées de limitation des mobilités, et ils endossent malgré eux le stéréotype dépréciatif aujourd'hui appliqué aux autres migrants brésiliens en Guyane.

❧ “Indians” or “Brazilians”? Karipuna Mobilities towards Cayenne (French Guiana)

French Guiana, between Suriname and Brazil, receives demographic, economic, cultural flows, crossing borders inherited from colonial history. Some Native American groups have a special place in this process, moving since long and up to now, on both sides of the politic border. The example of the Karipuna, settled in neighbouring Brazil and coming for to work in Guyana, illustrates this particular place occupied by these groups, but also the effects of the present imposition of a border that previously had long remained virtual. These populations have then moved from the status of “Indians”, with privileges for accessing to French territory, to that of “Brazilian migrants”, to which the State applies strengthened rules limiting mobilities, and they are from now on seen through the derogatory stereotype applied today to the other Brazilian migrants in Guyana.

❧ ¿«Indios» o «Brasileños»? Movilidades Karipuna a Cayenne (Guayana Francesa)

La Guayana Francesa, entre Surinam y Brasil, recibe flujos demográficos, económicos y culturales que cruzan las fronteras heredadas de la historia colonial. Algunos grupos de nativos tienen un lugar especial en este proceso, en continuo movimiento desde hace mucho tiempo y hasta ahora, a ambos lados de la frontera política. El ejemplo de los Karipuna, que viven en el vecino Brasil y vienen para trabajar en Guayana, ilustra este lugar particular ocupado por estos grupos, así como también los efectos de la imposición actual de una frontera que anteriormente había permanecido virtual. Estas poblaciones han cambiado de la condición de Indios realmente «transfronterizos», beneficiando de privilegios de acceso al territorio francés, a la de «inmigrantes brasileños» a quienes el Estado aplica normas reforzadas que limitan la movilidad. En consecuencia, los Karipuna son vistos ahora a través de los estereotipos despectivos que actualmente se aplican a otros inmigrantes brasileños en Guyana.